

AOÛT 2020 : LE CINÉMA ET L'APTAR SONT À LA PLAGE !

C'EST LE MOMENT DE CROISER...

HERCULE AU CINÉMA !

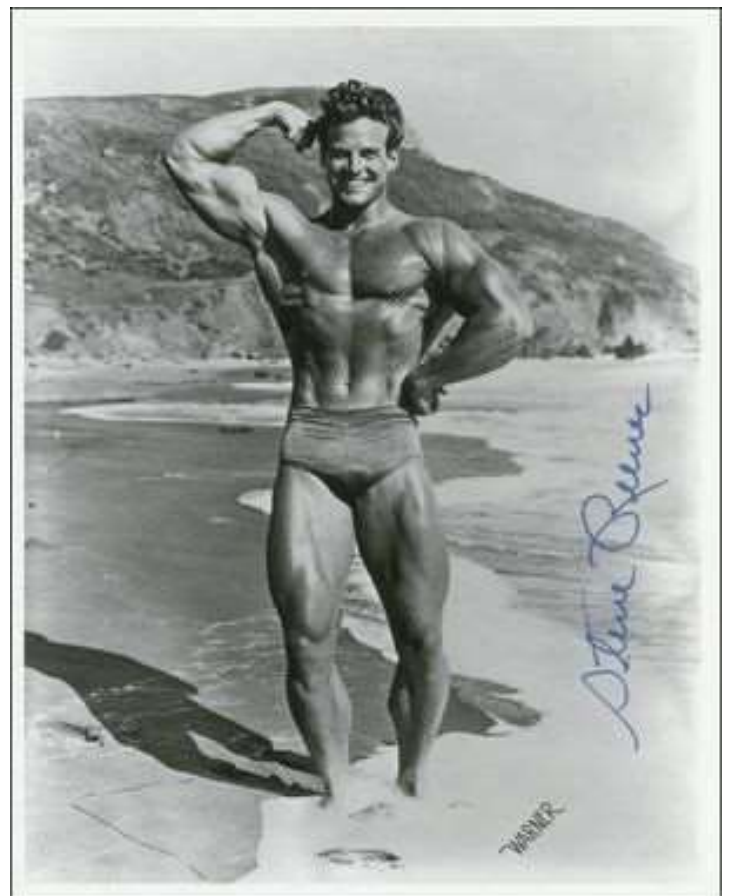
par Claude AZIZA

Si la mythologie eut, très tôt, les honneurs du muet, un seul héros en était absent : Hercule. Il devait, en 1957, se rattraper : Les Travaux d'Hercule, de P. Francisci, inaugurerait ce qu'on nomme le second âge d'or du film à l'antique (le premier étant les années 1910-1925). Mais, comme dans les Métamorphoses d'Ovide, à cet âge d'or, qui dura à peine cinq ans, succéda bientôt un âge de bronze, lequel se transforma très vite en âge de fer ! En 1964, le péplum mourait sous le colt du western-spaghetti : on troquait le casque pour le stetson et la flèche pour le lasso. Ne restaient que les chevaux : ils servirent beaucoup...

1. Hercule à Cinecitta

Tout avait commencé après la Seconde Guerre mondiale : le monde avait besoin de vacances, de soleil, d'insouciance et de gaieté. Le corps retrouvé bronzait sur les plages, le bikini faisait la bombe, l'amour, loin de la mort se roulait dans la mer. Naquit alors le Club Méditerranée qui inscrivit sur son programme les nouveaux commandements. Ils n'étaient que trois, les trois S : Sea, Sexe and Sun. Alain Barrière chantait : « Il y a le ciel, le soleil et la mer » tandis que les culturistes prenaient la pose.

1948, Londres ; 1952, Helsinki ; 1956, Melbourne ; 1960 – enfin ! – Rome : les Jeux Olympiques de l'après-guerre voulaient effacer ceux de 1936, de sinistre mémoire, à Berlin. Un étudiant en physiothérapie, né en 1926, dans le Montana, raflait tous les titres dans les



concours : M. America en 1947, M. Monde en 1948, M. U.S.A en 1950 et, suprême consécration, M. Univers la même année. Il se nommait Steve Reeves, 1 m 85, 95 kg, 118 cm de tour de poitrine et ne savait pas encore que bientôt, en 1957, il allait incarner Hercule pour l'éternité cinématographique. Comme le fit Johnny Weissmuller pour Tarzan, comme le fera Sean Connery pour James Bond.

C'est en 1951 que le cinéma lui offre son premier engagement : un petit rôle dans la comédie musicale de R. Thorpe, *Athéna*. Déjà la Grèce antique ! Le film ne sort qu'en 1954, au moment même où triomphe sur les écrans *Ulysse* de Mario Camerini.

Remarqué par la fille du réalisateur Pietro Francisci – qui avait déjà porté à l'écran une *Reine de Saba* (1952) et un *Attila* (1954) –, une gamine charmée par la stature de l'acteur culturiste, Reeves tombe bien : le cinéaste rêve de faire revivre à l'écran le plus fabuleux de tous les héros grecs, Héraclès, plus connu sous son nom latinisé d'Hercule. *Les Travaux d'Hercule*, qui ne reprenaient que quelques-uns des exploits du fils de Zeus, remportent un triomphal succès. Francisci enchaîne, l'année suivante, avec *Hercule et la reine de Lydie* qui a l'originalité de broder sur la rivalité entre les fils d'Œdipe et de prendre Sophocle comme caution (*Les Sept contre Thèbes*). L'acteur impose à l'écran l'image d'un héros à la plastique irréprochable, au langage académique, aux manières nobles et à la vertu farouche. Image stéréotypée qui n'a, au fond, que peu à voir avec le héros grec, grand buveur et coureur impénitent. La plastique de l'acteur et celle de tous les culturistes qui lui succédèrent imposent aux réalisateurs quelques entorses à la légende des travaux (le nombre douze n'est pas canonique) : désormais Hercule préférera au maniement de la massue ou de l'arc des tours de force forains. Il faut dire que le Samson de Cecil B. DeMille était passé par là.

Avec sagesse, Reeves refusa de se laisser cantonner dans le rôle d'Hercule et Francisci laissa la place à un des plus talentueux cinéastes – avec Riccardo Freda – du cinéma italien de l'époque : Vittorio Cottafavi. Dans *La Vengeance d'Hercule*, en 1960, il construit son film comme une tragédie antique (c'est d'abord un metteur en scène de théâtre) et montre la grandeur du héros en proie à la haine des dieux.

L'année suivante, avec comme interprète le culturiste Reg Park, il bouleverse les codes du « péplum », dans *Hercule à la conquête de l'Atlantide* (1961).



Il renonce à l'Hercule académique incarné par Reeves, enfant lointain de la Grèce aseptisée d'un Chénier ou d'un Heredia. Le sien est bonhomme, voire bonasse, plus porté sur la bonne chère que sur le coup de poing. « Un bon garçon, fort sympathique, un homme à moitié sérieux, à moitié farceur, dit son créateur, mais farceur dans le bon sens ». De fait le héros cottafavien brise les règles établies : il refuse de s'impliquer dans la classique scène de bagarre d'ouverture, s'obstine à faire la sieste en laissant son ami Thésée s'activer sur le navire qui les mène chez les Atlantes. Il est vrai que Reg Park n'est pas n'importe qui : M. Univers à vingt ans, il est d'une intelligence remarquable, tourne cinq films avant de repartir, tranquille, chez lui en Afrique du Sud.



Les critiques ne s'y sont pas trompés qui, pour une fois, ont pris au sérieux ce film à l'antique dont l'esthétique baroque, le choix des couleurs (une magnifique palette de rouges) et les péripéties spectaculaires montrent bien que, quel que soit le sujet, il peut être transcendé par un cinéaste manifestement inspiré.

Comme le fut, cette même année 61, Mario Bava, le maître du fantastique, qui envoya Hercule dans le monde souterrain. Dans *Hercule contre les vampires* - dont le titre original : *Ercole al centro della terra* est plus exact - étonnant mélange de mythologie et d'horreur, il s'affirmait, avec une étonnante pénurie de moyens, comme le poète de l'Achéron et du monde des dieux d'en-bas. Il est vrai que, face à Reg Park, Christopher- Dracula-Lee se montrait tous crocs dehors...

Cinq films, cinq chefs-d'œuvre. Monté sur le faîte, le héros, hélas ! ne pouvait que descendre. Certes, il eut encore de bons moments devant lui dans quelques bluettes amusantes. Dans *Les Amours d'Hercule* (C. L. Bragaglia, 1960), Mickey Hargitay (Hercule) servait de faire-valoir à sa sculpturale épouse dans le civil et au cinéma, Jane Mansfield (Déjanire). Dans *Hercule se déchaîne* (G. Parolini, 1962), le héros, incarné par le sympathique Brad Harris, affrontait... Serge Gainsbourg puis, triomphant, rendait le pouvoir au pouvoir. Fait suffisamment rarissime dans le péplum pour qu'on le signale ici.



Puis la médiocrité l'emporta dans *Le Triomphe d'Hercule* (A. de Martino, 1965). Enfin le pire fut atteint avec *Le Défi des géants* (M. A. Bright, i.e. M. Lucidi, 1966), malgré la présence de Reg Park.

2. Hercule et les autres cycles mythologiques

2.1. Dans le cycle de Jason

Les Travaux d'Hercule lorgnaient déjà du côté de Jason et des *Argonatriques* d'Apollonios de Rhodes. On retrouvera donc logiquement le héros à travers les adaptations cinématographiques de la conquête de la Toison d'or, à laquelle il ne participa que partiellement.

Dans *Jason et les Argonautes* (D. Chaffey et R. Harryhausen, 1963), fleuron du péplum, ce n'est pas un culturiste qui interprète Hercule mais un excellent comédien britannique, Nigel Green. Il tient moins de place dans son remake à la TV (N. Willing, 2000).

2.2. À Troie

Le jeune Ulysse apparaissait déjà brièvement dans *Les Travaux d'Hercule*. Mais les cinéastes, fouillant la chronologie légendaire, font intervenir le héros lors d'un premier siège de Troie, où il tua le roi Laomédon, qui lui avait refusé la récompense promise pour avoir sauvé sa fille : dans *Hercule et la princesse de Troie*, (A. Band, i.e. A. Antonini, TV, 1964), on voit, pour l'unique fois, Gordon-Tarzan-Scott incarner Hercule. Qui retrouvera Ulysse – malgré quelques entorses à la chronologie – de retour de Troie, dans l'intéressant *Ulysse contre Hercule* (M. Caiano, 1961), où le subtil héros, incarné avec panache par Georges Marchal, vole la vedette au fils de Zeus.

3. Hercule et les gros bras du péplum

Peu à peu, Hercule va devoir affronter tous les héros de la mythologie cinématographique. On le verra défier, puis seconder, Samson dans de juteux travaux érotiques (*Samson contre Hercule*, J. d'Amato, 2005), puis venir l'aider, en compagnie d'Ulysse, contre des Philistins dont les casques noirs ont des relents germaniques. Dans *Hercule, Samson, Ulysse* (P. Francisci, 1964), il est malheureusement incarné par le plus nul des culturistes que fut Kirk Morris. Quant à *Hercule, Samson, Maciste et Ursus*, il réussit le tour de force de réunir, dans un improbable film de G. Capitani (1964), supervisé -mais de très loin - par V. Cottafavi, tous les gros bras du péplum. C'est là sa seule gloire.

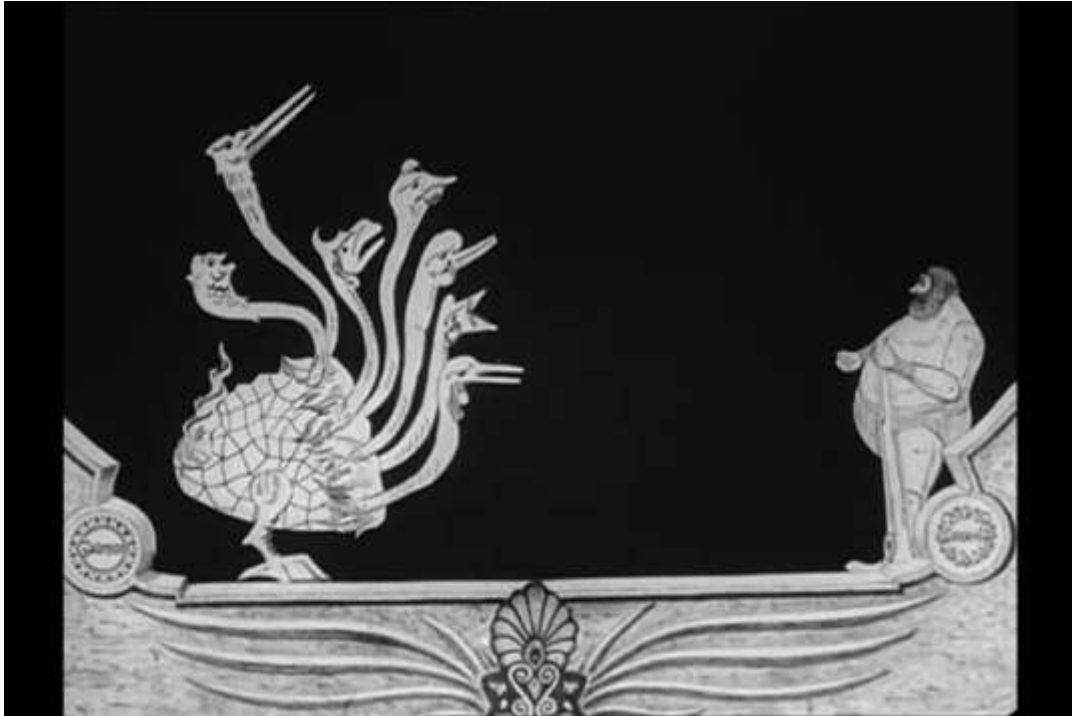
4. Hercule par la bande

4.1. Le dessin animé

Après ces quelques Hercule du pauvre (spectateur), il fallut en fabriquer un pour les ados américains. Ce fut, en 1997, sorti tout droit des studios Disney, *Hercule*, de R.J. Musker et R. Clements, dont la sottise cucuterie dépassait les bornes de la décence mythologique. Hercule devenait, sous le nom de Herk, un boy-scout bon enfantin. En 1998, Hercule retrouvera Xéna à la TV dans *Hercules and Xena*, de L. Naylor, un dessin animé sous-vitaminé.

Nous ne pouvons rien dire – faute de les avoir vus - d'*Hercule chez Admète* d'A. A. Petrov et des *Travaux d'Hercule* de S. Ovtcharow, 1999, deux très courts films d'animation russes.

Voilà pour la série des DA. Qui fut commencée, rappelons-le, en 1910, par Emile Cohl, l'un des pères du film d'animation, parmi les plus talentueux. « Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé ? »



Film pionnier du cinéma d'animation, *Les douze travaux d'Hercule* d'Émile Cohl peuvent être visionnés sur wikipedia à l'adresse :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Douze_Travaux_d%27Hercule_\(film,_1910\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Douze_Travaux_d%27Hercule_(film,_1910))

4. 2. Le porno

La geste d'Hercule, trop souvent déclinée à Cinecitta, dut très vite s'engager dans les deux voies qui s'offrent à un genre en fin de course : la pornographie et la parodie. Côté porno, *Les Travaux sexuels d'Hercule* du talentueux J. D'Amato (i.e. A. Massaccesi), est paru la même année que le dessin animé des studios Disney. Comme un pied de nez moqueur et un contrepoint salutaire ?

4. 3. Le fantastique et la science-fiction

On pourrait ranger *Hercule contre les vampires* dans le registre fantastique et *Hercule à la conquête de l'Atlantide* au rayon SF. Mais il faut surtout voir l'influence de *La Guerre des étoiles* dans le dyptique de L. Coates (i.e. L. Cozzi) : *Hercule* (1983) et *Les Aventures d'Hercule* (1984). Ces films, décriés par la critique, comportent de jolis moments, surtout le premier. Mais ils sont desservis, il est vrai, par la composition assez lourde de Lou-Hulk-Ferrigno.

5. Parodies et duperies

5.1. La parodie

Dans le registre parodique, on vit, en 1961, *Les Trois Stooges contre Hercule* (E. Bernds), s'ériger en monument de stupidité. Encore pire fut *Deux corniauds contre Hercule*, réalisé pourtant par le sympathique réalisateur des aventures de Toto, M. Mattoli. On a le droit de lui préférer *Hercule à New York* (A.A. Seidelman, 1970) qui, bien que lourdingue, vit les débuts du sympathique Arnold-Conan-Schwarzenegger (ici sous le nom d'Arnold Strong).

5.1. Les faux Hercule

Peu à peu d'autres Hercule apparurent qui n'avaient en commun avec le héros de la mythologie qu'une force ...herculéenne ou un faux titre ! Ainsi fut *Hercule contre Rome*, sorti en France sous le titre : *Samson contre Rome*, en 1964, de P. Pierotti, qui se passe à la fin du règne de Gordien II, en 238 ap. J.-C. *Hercule contre les mercenaires*, dont le titre original est *Il gladiatore di Messalina* (U. Lenzi et V. Tourjansky, 1964) se passe, lui, sous le règne de Caligula. *Hercule contre Spartacus* (D. Paolella, 1965) a la particularité de n'avoir ni Hercule ni Spartacus car son titre original est *Il Gladiatore che sfida l'impero* (*Le Gladiateur qui défia l'empire*), l'empereur en question étant, ici Néron !

Pas d'Hercule non plus dans *Hercule et les Titans* (M. Lupo, 1963) dont le héros est, en réalité, Maciste. Toujours pas d'Hercule dans *Hercule contre Moloch* (G. Ferroni, 1963) dont le héros qui s'attaque à Mycènes (d'où le titre original : *La Conquista di Micene*) est simplement doté d'une force colossale.

6. Les Hercule exotiques

D'autres films, dont la chronologie laisse rêveur, tout autant que la localisation géographique, enverront Hercule chez les Incas (*Hercule contre les fils du dieu soleil*, O. Civirani, 1965) ou chez les Mayas, à moins que ce ne soit Maciste. Car il y a deux titres originaux : *Erocole contro il gigante Golia* et *Maciste, il vindicatore dei Mayas*, le film étant sorti en France sous le titre : *Maciste, le vengeur du dieu Maya* (G. Malatesta, 1966). Plus authentique et plus enlevé est l'*Hercule contre les tyrans de Babylone* de D. Paolella, 1964.

Mais d'*Hercules*, film indien de S. Ram et B. Bros (1964) ou de *Sheba ans Hercules* de B.S. Choudhury, (1967), du même pays, nous ne connaissons que les titres...

7. La télévision

7.1. Les séries

Après la fin de la saga d'Hercule au cinéma, il ne fallut que quelques années à la TV pour reprendre le flambeau, du péplum en général. Souvent brillamment.

Tout commence, en 1994, par une série produite par Sam Raimi : *Hercule*. Cette série est précédée de cinq films pilotes, tous réalisés en 1994 et de bonne facture : *Hercule et les Amazones*, *Hercule et le royaume oublié*, *Hercule et le cercle de feu* ; *Hercule et le monde des ténèbres* et *Hercule et le labyrinthe du Minotaure*.

S'ensuivront, jusqu'en 1999, 116 épisodes de 45 minutes chacun. Hercule y est incarné par le sympathique Kevin Sorbo. Mais le parti-pris de non-violence pétrie de

bons sentiments réduit cette série à un gentil divertissement pour adolescents. Le croisement, entre 1995 et 1998, avec la série *Xéna* ne change rien à une tendance qu'on va retrouver dans *Young Hercules*, en 1997, de T.J. Scott, et dans les 50 épisodes de *Hercule contre Arès*, réalisé en 1998-1999 par une équipe de réalisateurs.

Le jeune public est visé par quatre épisodes (2a, 13a, 4b et 13b) de la série TV *Mythic Warriors* (1998-2000). Si l'*Hercule* de R. Young, en deux épisodes (2005), est plus enlevé, il n'en demeure pas moins d'un ennui distingué.

7.2. L'opéra filmé

En 2004, *Hercule*, l'opéra de G. H. Haendel, inspiré des *Trachiniennes* de Sophocle, donné au Palais Garnier en décembre 2004 dans une mise en scène de Luc Bondy, a été diffusé à la télévision française.

7.3. Une nouvelle de Gautier portée à l'écran

Omphale ou la Tapisserie amoureuse est une piquante nouvelle de Théophile Gautier, parue le 7 février 1834 dans *Le Journal des gens du monde*. Elle raconte les émois nocturnes d'un jeune homme qui dort devant une tapisserie montrant Hercule aux pieds d'Omphale. Michel Boisrond, dans la « Série Rose » (FR3) en a donné une délicieuse et coquine adaptation cinématographique en 1987, sous le titre : *Hercule aux pieds d'Omphale*.

8. Hercule aujourd'hui... une résurrection contrastée

L'année 2014 a vu naître trois Hercule : l'*Hercules Reborn* de N. Lyon, d'une bonne facture, *Hercule : les Guerres Thraces* de B. Ratner, magnifique film tiré d'une superbe BD en deux volumes de S. Moore, et dont le héros est incarné avec fougue par Dwayne Johnson, « The Rock ».

Hélas le héros subit une rechute avec *La Légende d'Hercule* de R. Harlin, dont l'indigence nous interdit d'en dire davantage.

9. Maciste et avatars

En 1913, le *Corriere della Sera* reproduisait une déclaration du poète D'Annunzio, alors réfugié à Paris : « Une firme turinoise, dirigée par un homme cultivé et énergique, doué d'un extraordinaire instinct plastique, prépare un essai d'art populaire d'après un sujet inédit que je lui ai fourni. » Ce sujet, c'était le scénario de *Cabiria* et « l'homme cultivé et énergique » le metteur en scène Giovanni Pastrone. Lequel d'ailleurs raconte l'histoire autrement : D'Annunzio se serait contenté de signer les trente pages du scénario, sans les lire, pour la somme de 50000 francs. Quoi qu'il en soit, D'Annunzio semble bien être le créateur des noms des principaux personnages : Cabiria, l'héroïne, Flavius Axilla, le jeune premier, un patricien romain en mission d'espionnage à Carthage et Maciste, son fidèle esclave noir.

On connaît le succès colossal du film, dû essentiellement au personnage de l'esclave Maciste. Ce bon géant (son nom est tiré du grec *mégistos*, superlatif de l'adjectif *mégas*), Pastrone l'avait en vain cherché du côté des athlètes. Les trouvant trop académiques, il s'était tourné vers des hommes du peuple : un pompier de Milan, un porteur de Trieste, un docker de Gênes. Le premier avait l'air trop dramatique, le second trop aviné, mais le troisième remporta tous les suffrages.

Pour Bartolomeo Pagano, né en 1874, ce fut le début d'une carrière extraordinaire. Engagé à 600 livres par mois (il en gagnait 450 au port de Gênes), il allait bientôt passer à 250000 livres, puis à 600000 livres par an. Hercule bon enfant mais inculte, il apprend vite à lire et à écrire. Un peu moins de trente *Maciste* feront sa gloire. Toujours modeste, après quelques essais peu convaincants dans d'autres rôles, il abandonnera le personnage en 1928.

Maciste, s'il est né de l'imagination de Pastrone, ou de celle de D'Annunzio, a cependant un modèle littéraire : Ursus, le dévoué serviteur de Lygie dans *Quo Vadis ?* de Sienkiewicz. Modèle lointain, d'autant plus que Maciste abandonne très vite l'Antiquité pour devenir une espèce de Fantômas bienfaisant, jouant, dans le registre mélodramatico-épique, le rôle que Charlot tiendra dans la veine comique. Plus souvent en complet-veston qu'en pectoraux, le Maciste du muet a remporté un immense succès populaire, laissant intacte dans la mémoire collective l'aura attachée à son nom.

Ce capital de popularité, un vieux routier du muet, Carlo Campogalliani (1885-1974), déjà réalisateur de cinq *Maciste* en 1919, décide de l'exploiter en 1960. La mode est alors aux gros bras ; le mirifique et inattendu succès, en 1957, des *Travaux d'Hercule*, fait saliver les producteurs. Comme on tourne alors *Hercule sur Hercule*, pourquoi ne pas ressusciter Maciste, en attendant Ursus, Samson, Goliath ? Mais le temps n'est plus aux détectives habillés, c'est celui des biceps, des deltoïdes, des musculatures luisantes et épilées, à la façon des athlètes antiques. Qu'à cela ne tienne, Maciste en sera. Héros désincarné, musclé, trop musclé, intemporel et sorti du néant pour y retourner sa tâche accomplie, il n'aura qu'une fonction : triompher du mal, qu'une obligation : jouer du muscle, encore du muscle, toujours du muscle.

On le verra désormais, entre 1960 et 1964, à travers vingt-cinq films, affronter quelques sauriens préhistoriques (*Maciste contre les monstres*), des hommes-taupes en Afrique (*Maciste, l'homme le plus fort du monde*), des Mongols en Chine (*Le Géant à la cour de Kublaï Khan*), le tzar Nicolas dans la Russie médiévale (*Le Trésor des Tzars*) et enfin le dernier des Cyclopes dans la Grèce antique (*Maciste contre le cyclope*). Combattant tour à tour, et parfois simultanément, Hercule, Samson, Zorro et... des extra-terrestres (*Maciste contre les hommes de pierre*), on le retrouve contre le comique italien Toto et, film X oblige, tout contre quelques amazones insatiables dans deux productions « hard » : *Les Amazones de la luxure* et *les Gloutonnes*.

Dans cette production, le meilleur (rare) côtoie le pire (fréquent). Maciste ne serait-il donc qu'un Hercule du pauvre ? Le mythe d'Hercule, pour sa part, reste un fonds populaire toujours prêt à renaître, comme les têtes d'une hydre rassurante dans sa démesure.

Claude Aziza, Université de la Sorbonne Nouvelle
Historien de l'Antiquité fantasmagorique